

Commentaire du texte d'OVIDE "Les symptômes de l'amour"

Ce court texte de huit vers est extrait du livre I des *Amours* d'Ovide, auteur latin du Siècle d'Auguste, né en 43 avant J.C. et mort en 17 après J.C. Connu surtout comme poète de l'amour (*Ars Amatoria*, L'Art d'aimer), Ovide apporte une touche personnelle dans son importante contribution à la poésie élégiaque. Pourquoi la naissance du sentiment amoureux s'accompagne-t-elle de souffrances ?

Pour montrer que l'amour s'empare du corps puis du cœur, nous ferons de ce texte une explication analytique en deux axes, décomposant le titre donné par l'éditeur : Les symptômes et L'amour.

On remarque la composition particulière du texte qui consacre les deux premiers distiques au relevé de symptômes, donc de signes d'une maladie, puis les deux autres distiques à l'explication de ces faits. De sorte que, une fois n'est pas coutume, notre lecture analytique se superpose très bien à une lecture linéaire !

1. Les symptômes

Une maladie s'est emparée du poète-narrateur qui s'exprime ici à la 1^{ère} SG. Les premiers vers, sans contenir un lexique corporel (mais plutôt un champ lexical de la perception), évoquent avec beaucoup de réalisme, le malaise d'un individu. Celui-ci se tourne et retourne dans un lit (*versati corporis*, v. 4, *versat'* étant accentué par la coupe penthémimère) sans trouver le sommeil (*vacuus somno*, v. 3) – ce qui est souligné par l'allitération en V. La nuit lui paraît longue *quam longa*, v.3, avec *longa* placé dans le dactyle 5^{ème}, donc important. Et outre l'insomnie, le narrateur ressent d'intenses courbatures qui lui font mal jusque dans les os (*lassa ossa dolent*, v. 4). On note ici un fait de culture : les lits romains étaient souvent constitués de planches de bois, recouvertes parfois de paille, et, pour les plus riches, d'une couverture ou d'un manteau (*strata, pallia*, v. 2) ; ce n'était pas très confortable !

Cela semble une maladie inconnue, impossible à identifier. La question rhétorique de la première phrase commence par *Quid hoc dicam*, v. 1, au subjonctif de délibération. Mais

comme c'est physiquement que l'amoureux ressent les premières atteintes du mal (*corde*, v. 7, *pectora*, v. 8), la réflexion conduit le poète à mentionner ensuite de façon plus précise la partie du corps touchée par la souffrance : le coeur et la poitrine qui l'abrite - *pectora* étant amplifié par le pluriel emphatique et par l'allitération en P avec son épithète *possessa*.

Ce n'est donc pas un mal inconnu, c'est l'amour qui le tourmente.

2. L'amour

Lorsque, au vers 5, le poète forme l'hypothèse suivante, à l'irréel du présent *sentirem*, *si quo temptarer amore*, il n'a pas encore acquis de certitude (*puto*) et considère l'amour de façon générale, comme une maladie menaçante : la voix passive du verbe *temptarer* rend bien cette impression. Le personnage montre son pressentiment d'un danger par l'emploi des termes péjoratifs *callidus*, *tecta*, *nocet*, tous situés au vers 6 et formant la moitié du pentamètre.

Ce pressentiment devient confirmation. Le futur *erit*, v. 7, à l'indicatif, mode de la réalité, marque la conclusion à laquelle le poète doit arriver, après réflexion. Puis il interprète les symptômes présents comme le résultat d'un fait passé : les flèches du dieu se sont fichées (*haeserunt* au parfait) dans son coeur et ont provoqué son malaise. Enfin, le constat s'impose et le diagnostic, exprimé au présent (*versa*, v. 8), est clair : c'est Amour qui le tourmente. Finalement, l'amour est personnifié, le dieu Amour est démasqué : *Amor*, v. 8, mis en valeur par sa place à la fin du vers. Décrit comme dangereux (armé de *sagittae*, v. 7), il est qualifié par un oxymore *ferus/Amor* qui manifeste l'ambiguïté des sentiments qu'il fait naître : l'amour et ses peines.

Pour conclure, nous pouvons remarquer la dynamique de ce texte où la progression des idées culmine par le passage de l'amour, sentiment (*amore*) à l'Amour, divinité (*Amor*). La poésie élégiaque montre son ambition d'égaliser le genre noble de l'épopée et de rivaliser avec lui ; on note donc la présence de dieux (Éros, Vénus) et des souffrances du héros. Mais la situation présentée par Ovide appartient aussi au registre lyrique ; on y voit des traces d'expression personnelle : l'amoureux, c'est lui.

Le thème des amours malheureuses sera souvent exploité dans la poésie française de la Renaissance (sonnets de Louise Labé ou poèmes de Maurice Scève), du Baroque, de l'âge classique (Racine) et du Romantisme.